

Caballe de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres. Conté et Blawie.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 août 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'EDITION DE L'ABELLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance.

L'ABELLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quatre-vingt-quatrième année de son existence.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Mademoiselle Fourchette. Le "Courrier Citoyen" au temps de la Terreur. Un prochain avènement royal. Les premières voitures publiques. La vie parisienne sous la Restauration. L'Accident. Le Caillon. Cuisine. La Libellule, potée. La Comtesse Germaine, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Ohéïss. L'actualité, etc., etc.

La grâce de Graby en France.

Graby a subi il y a quelques jours la dégradation militaire; après quoi, au lieu d'être conduit au poteau d'exécution, il a été ramené à la prison où il attendra d'être envoyé aux travaux forcés. A cette occasion, une feuille parisienne expose, dans une note d'allure officieuse, les raisons qui auraient motivé la commutation de la peine. Ces raisons sont exactement celles qu'on avait supposées on a voulu épargner aux sous-officiers, caporaux et soldats qui auraient composé le peloton, le devoir douloureux de tirer sur un camarade. Nous n'avons rien à changer dans l'appréciation que nous donnions d'un tel motif, ajoute la feuille; il est détestable. On prête aux hommes qui auraient eu à fusiller l'assassin une mollesse sentimentale qui n'est pas chez eux, mais chez d'autres, et une sorte de pitié que le crime ni le criminel n'ont pu laisser dans aucune âme saine.

LE DIVORCE Chez les ouvriers en France.

Paris, 6 Août. Dans une récente communication à l'Académie des sciences morales et politiques, M. Nourrisson signale la progression constante des divorces parmi les ménages ouvriers. Cette nouvelle, d'apparence pessimiste, a provoqué une certaine surprise, ainsi qu'un émoi fort compréhensible. On s'est demandé s'il n'y avait pas quelque exagération dans la révélation de M. Nourrisson. On s'est demandé surtout, devant l'étendue du mal social dont souffrent les foyers laborieux, comment ceux-ci ne sont pas plus préservés du trouble et de la discorde par les saines nécessités du travail, qui agissent autrefois à la façon d'un sûr talisman. Et quel remède apporter à ce malaise grandissant? Quelle doit être la tâche du législateur? Comment formuler les conseils du moraliste, en présence d'un état de choses qui menace de prendre les proportions d'une calamité nationale?

Table with 3 columns: Année, Nombre de demandes, Rejetées. Rows for years 1888 to 1908.

Ainsi, en l'espace de vingt ans, le nombre des divorces a plus que doublé dans les milieux populaires, et pour l'année 1909, ce chiffre s'est encore accru. Un premier fait digne de remarque, c'est que le nombre des demandes en séparation de corps paraît, au contraire, diminuer légèrement à 412 en 1908. Par conséquent, la solution du divorce est jugée préférable par les travailleurs. Etudions les raisons de cette préférence avec les avocats et les magistrats qui ont l'habitude toute professionnelle de voir en synthèse la redoutable question du divorce.

AU PAYS DES PYGMÉES.

L'agence Reuter a reçu des nouvelles de la mission anglaise, dirigée par le capitaine Rawling et l'ornithologiste Goodfellow, qui explore les régions inconnues de la Nouvelle-Guinée. L'expédition, après plusieurs mois de marche difficile dans des fourrés impénétrables, n'est parvenue qu'à soixante milles de la côte, et à une altitude de sept cents mètres; elle est encore loin des montagnes neigeuses, hautes de six mille mètres, qu'elle se propose d'atteindre, et dont s'approche aussi, par un autre chemin, la mission hollandaise du docteur Lorentz. Les explorateurs anglais ont atteint l'embouchure de la Mimakha, d'où ils ont vu briller les cimes des glaciers. Des centaines d'indigènes, montés sur des canots, étaient venus sans frayeur au-devant de leur navire. Ils sont affreusement laids, vêtus d'un simple morceau d'étoffe; leurs femmes sont hideuses; néanmoins leurs enfants sont "tout à fait gentils". L'un d'eux brandissait un drapeau de l'Union Jack, venu on ne sait d'où. Un jour qu'on était plus avant dans la montagne, les Papous de l'escorte se précipitèrent dans la jungle et en ramènèrent deux petits hommes, éperdus de terreur, qui ne mesuraient pas plus d'un mètre vingt. Ils n'avaient pour costume qu'un casque d'herbe et une bandelette autour de la ceinture. Tous les habitants du pays étaient également des pygmées; on réussit à les amadouer en leur offrant quelques perles. Les voyageurs n'ont qu'une médiocre estime pour les Papous. "C'est une mauvaise race qui ne veut pas travailler. Les hommes finent ou restent couchés, tandis que les femmes, véritables esclaves, doivent non seulement cuire leurs aliments, mais labourer la terre et chasser. Ces femmes sont extrêmement hardies et l'on avait mille peines à les éloigner du campement qu'elles venaient piller. On les mettait en fuite en projetant sur elles la lumière électrique qui les frappe d'épouvante. Il est difficile de savoir, si ce peuple est cannibale; on voit dans toutes les huttes des crânes d'ennemis suspendus aux branches; on ne sait point où ont passé les corps. Les Papous s'entendent à merveille à donner ses voyages le spectacle d'une fête. Ils égorgèrent un sanglier et, à l'occasion de ce sacrifice, se livrèrent à des danses rituelles; cependant, quelques-uns d'entre eux dérobaient discrètement les canots de l'expédition. Il fallut de longues palabres pour les faire restituer."

Les décorations et les femmes

Il est très sûr que les dames ont fait beaucoup pour la gloire des rubans. Il est donc naturel que les rubans, qui sont d'essence délicate, songent à faire quelque chose pour la gloire des dames. Et c'est sans doute pour cette raison que les décorations familiales, viciées ou rouges, se multiplient tout doucement. Car nous ne nous en rendons pas compte, mais les gracieuses ont prétendu découvrir, dans le plaisir d'être décorées, il y aurait surtout la joie d'être jalosées par ses meilleures amies. La première fois qu'une petite main féminine se porta sur une décoration, et se l'appropriée, il semble bien que cette jolie main ne l'ait pas très heureuse; c'est sur l'ordre du "Porc-Epic" qu'elle s'éleva. Mlle de Murat et Mme Poton de Xaintailles en furent ébahies. Elles eurent beau suspendre à leur cou, avec une

bonne grâce charmante, le petit animal symbolique, elles ne portèrent pas bonheur à leur protégé. Il vécut centenaire, mais tout juste. Comme droit de joyeux avènement, Louis XII le fit mettre en sautoises et le mangea. Il y avait en Bretagne un ordre entre que l'ordre de "Porc-Epic" et dont le nom sonnait mieux: c'était l'ordre de l'"Herminette". Les femmes étaient admises à le porter, et il dut une bonne part de son prestige à Pétronille de Maille ou à Jeanne de Laval, à Mme de Plessis-Auger ou à Mlle de Pléhéac.

Dans la première surprise de son veuvage, Anne de Bretagne, pour pleurer plus abondamment Charles VIII, ouvrit aux veuves inconsolables de sa Cour (on dit qu'elle en trouva quelques unes) un ordre nouveau. Elle lui donna le nom de l'emblème qui passait alors pour l'her, par delà le tombeau, des cœurs féminins au mari déparé: "la Cordelière". Mais il advint que le successeur de Charles VIII eut la fantaisie de lui succéder en toutes choses. L'épouse la reine Anne. Ce fut la déroute des pauvres veuves et le krach de la "Cordelière". Il y eut, à un siècle et demi de là, un autre ordre de dames, qu'Anne d'Autriche créa, en 1645. Le ruban était bien orné de roses; et l'ordre s'appelait "le Collier céleste". On faisait entendre qu'il était plus glorieux et plus doux que le terrestre collier d'amour. Il était réservé à cinquante "gentilles femmes", qui flouaient le parfum des vertes à la mode. Mais cet ordre, lui aussi, avait le mauvais œil. La reine, qui n'avait jamais aimé Louis XIII, adora Masarin de l'admirer suprême d'une quadrangulaire; et Masarin qui était cardinal, sans être prêtre, l'épousa. "Le Collier céleste", à son tour, flouait par la faille.

Le Cour de Louis XV fonda, en 1764, un ordre spécial aux dames; à son ruban lilas elle attacha un joli singe moqueur. Ce fut "l'Ordre de la malice" dont un quatrains explique l'intention: Nous ne recevons dans cet ordre Que des esprits doux et malins Qui soient aux meilleurs tous les ans Et sachent rire sans trop mordre.

ECHOS D'ALSACE.

Il y a eu récemment des fêtes de gymnastique à Colmar. Les organisateurs avaient convié deux Sociétés françaises de département des Vosges. La police interdit à ces deux Sociétés de déployer leurs bannières, mais, fâché inattendu, elle permit à leurs membres de conserver leurs écharpes, qui étaient tricolores. Durant toute la journée, la foule écœurée, applaudit, acclama cette trentaine de jeunes gens, venus de deux pays de France. Le soir, la moitié de la ville les accompagna jusqu'à la gare. Tous les gamins des rues, des mestards qui ne savent que leur dialecte, marchaient à côté d'eux, en répétant à mi-voix, invariablement: Vive la France! vive la France! vive la France!... Sur le quel, au moment des adieux, l'un des gymnastes eut l'idée de donner son écharpe; alors, on réclama toutes les écharpes, et là même, en attendant le départ de train, on les occupa en morceaux larges d'un doigt, pour que chacun pût conserver sa petite relique. Les jours d'après, on voyait encore, aux blessures des ouvriers ou sur les caquettes des gendarmes colmarais, ces bouts de ruban aux couleurs tricolores. Et cela se passait "quarante ans après"!

COLLISION.

A huit heures et demie hier matin une collision entre deux cars électriques s'est produite à l'angle des rues Canal et Bourgogne. Les dommages causés s'élevaient à 500, mais personne n'a été blessé.

Pour le Pénitencier

Le shérif Long partira pour Baton Rouge ce matin en charge des prisonniers suivants condamnés aux travaux forcés: Joa. Angelos, faux, deux ans; Henry Fernandez, Edward Gray, Louis Sordelet, Jacob, deux ans; Joseph Harris, détournement, un an; Geo. Watkins, vol avec effraction, deux ans; Alex. Ernest, vol, deux ans; Forrest Hayward, vol, quatre ans; Will Jenkins, Lucien Lannes, larcin, un an; Cyrus Martin, effraction, un an; Robert Boss, blessure, deux ans; Rudolph Adams, tentative d'outrage, un an.

BLESSURE.

En traversant la chaussée à l'intersection des rues Champs-Élysées et Bourgogne, hier matin, John Berigan, demeurant rue Toure 1422, a été renversé et blessé au corps par une charrette conduite par un laitier, dont l'identité n'a pas été établie. Berigan a été conduit chez lui par des amis.

RIXE.

Au cours d'une querelle survenue hier après-midi sur la levée au pied de la rue Harmony, entre Isaac Williams et Wm Basalle, deux nègres, le premier a reçu trois coups de couteau au corps. Il a été promptement transporté à l'hôpital dans un état critique. Bazile a été promptement arrêté.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 315 - Un an 36.00 - 6 mois 18.00 - 3 mois 9.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 60.00 - Un an 60.00 - 6 mois 30.00 - 3 mois 15.00

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent nous adresser nos mandats.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY

TROISIEME PARTIE

LA JOLIE FUGITIVE

VII PROJETS DE MARIAGE

cent mille francs ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, et je vous laisse deux mois pour les trouver... Si dans deux mois, vous ne me donnez pas satisfaction...

VIII LE MARIAGE DES DEUX JÉRÉMITS

O'était les lettres antérieures écrites à Renaud Raigies par Henriette. Quand elle accepta de porter le nom de Jodry-Thuret, elle résolut de rompre avec Renaud et, prévoyante, ne voulant laisser aucun danger derrière elle, la jeune fille réclama ses propres lettres, en même temps qu'elle restituait à Renaud celles qu'il lui avait écrites. Ce fut le soir, au pavillon des Bois-Murés, à l'heure tragique où, près de là, presque sous leurs yeux, Villedieu allait être assassiné. Mais dans l'horreur de ce qui se passait, Henriette avait prié la fille et avait abandonné Renaud sans avoir repris les lettres. Et Renaud n'y avait plus pensé, dans sa hâte de courir au secours de l'homme qui appelait à son aide et dont on entendait le râle. Après, Henriette avait demandé ses lettres à son amant et, dans ce rendez-vous, après les explications fournies par Renaud, la jeune fille avait acquis la certitude que les lettres avaient été lésées dans le kiosque. Elle y avait couru. Elle n'y avait rien trouvé!

Et, de ce jour-là commencent, pour elle, des angoisses sans nombre.

On lui avait dit, sans doute, qu'elle n'avait pas été perdue pour tout le monde. O'était Marie Jérémitt qui, sans se rendre compte de ce qui s'était passé, ni du mystère de ce meurtre, était entrée dans le pavillon et avait fait main basse sur ce qu'elle avait reconnu. La lecture de la correspondance lui apprit ce qu'elle ignorait et reconnut aisément pour elle les différentes phases du crime, de même que le rôle mystérieux qu'Henriette y avait joué avec son amant. Elle n'eut garde de se vanter de sa découverte. O'était une fine mouche que Marie Jérémitt. En outre, elle considéra tout de suite la possession de ces lettres comme une subtile inespérée et qui combattait tous ses vœux. On va voir quelle combinaison machiavélique avait pris naissance dans ce cerveau de femme astucieuse et patiente. Au château des Bois-Murés, il y avait un jeune jardinier, appelé comme elle Jérémitt et qui était, de reste, son cousin germain. Marie n'était amoureuse. O'était une jolie fille scottée et fort plaisante, autour de laquelle, depuis longtemps, plus d'un paysan avait rôdé et qui avait été d'abord le hommage de plus

d'un ouvrier de la fabrique de Villedieu.

Elle voulait Jérémitt. Elle avait jeté son dévolu sur lui et elle ne pensait à aucun autre. Or, Jérémitt se faisait tirer l'oreille. Marie n'avait pas un sou de dot et Jérémitt était un homme pratique. Il aurait, certes, fort bien pu profiter de cette situation privilégiée pour faire de Marie sa maîtresse. Elle était si amoureuse qu'elle ne s'y fit pas refusée mais le paysan ne voulait pas engager sa vie par une imprudence et il se contenta de dire à sa cousine, pour répondre à ses demandes directes: -Surtout qu'on ferait un bon ménage ensemble... D'ailleurs et gentille comme tu l'es, on aurait vite des enfants dans le pays... mais les enfants viendraient... les kilos de viande, et le café, et le sucre, etc., ne coûtent pas les chemins... On peut être malade tous les deux, et les médecines et les remèdes coûtent les yeux de la tête... Pour danser devant le buffet quand je serai en ménage, j'aime mieux rester garçon... -Alors, c'est une dot qu'il te faut?... -Dame! quelques billets de mille de plus, ce n'est pas cela qui te rendrait moins folle, mais que feras-tu? -Mais je n'ai pas de dot, et je ne me connais point d'empê-

rance...

-Tant pis! Tant pis! Elle était revenue plus d'une fois à l'assaut sans plus de succès. La veille du meurtre de Villedieu, elle lui avait dit: -Voyons, va en une bonne place au château de Mademoiselle, on pourrait bien tout de même se mettre ensemble... On ne serait pas malheureux... Il avait sifflé un air de chasse. Elle insistait. Il siffla plus fort... Elle ne se laissait pas rebouter. Elle l'aimait d'une passion bête et exclusive. Il n'était ni beau ni laid. Il avait des défauts, il était quelque peu ivrogne, assez souvent fâché, et pas mal débouché. On disait même en parlant de lui parmi ceux qui le connaissaient bien: -Tant pis pour celle qui deviendra sa femme! Elle eut battue. Elle savait tout cela et elle l'aimait - peut-être bien seulement parce qu'il lui avait dit avec brutalité, qu'il la voulait avec de l'argent. Quelques jours après le meurtre de Villedieu, elle vint lui murmurer à l'oreille: -J'aurai la dot! Il surplomba, s'appuya sur sa béche, écarquillant les yeux. Mais il eut beau l'interroger. Elle ne voulait pas s'expliquer davantage.

Le lendemain de la cour d'assises elle lui dit encore:

-Combien qu'il te faudrait d'argent? -Mais, dit-il, une pièce de cinq mille pour se mettre dans ses meubles et avoir devant soi quelques sous qui ne devront rien à personne. Elle haussa les épaules avec dédain: -Tu n'es pas bien exigeant... -Ce qui veut dire? -Ce qui veut dire que tu auras tes cinq mille... Il refusait de la croire. Quelques semaines s'écoulèrent encore. Le lendemain du mariage de Jodry-Thuret avec Henriette, Marie vint trouver le jardinier: -Quand nous marierons-nous? -Mais quand tu m'as donné les cinq mille... -Les voilà! Elle était cinq billets. Il voulait les toucher, les regarder de près, les compter toujours. Mais il fallait se rendre à l'évidence. Ils n'étaient pas faux. -Alors, si tu les as gagnés honnêtement, comme d'habitude, tu parais les avoir gagnés facilement, il me semble que tu pourrais bien... -Que je pourrais bien quoi?... -Gagner deux billets de plus! -C'est ce qu'il te faudrait? -Ah! dame, si tu fais ça...